

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 49

Artikel: Les chapeaux des dames au théâtre
Autor: Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190062>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous savez qu'un brillant commerce
Fleurit dans plus d'une cité,
Où souvent un *Macaire* exerce
Sa dangereuse habileté.
A la Bourse, où beaucoup vont vendre,
Croyez-moi, n'allons pas flâner :
A quoi nous servirait d'apprendre
Ce qu'on est heureux d'ignorer ? } *bis.*

Voyez combien dans cette vie
Est triste le sort des époux
Qui, rongés par la jalousie,
Semblent toujours être en courroux.
De ne pas vouloir tout entendre
Je viens aussi les conjurer :
A quoi leur servirait d'apprendre
Ce qu'ils sont heureux d'ignorer ? } *bis.*

Ainsi donc, amis, somme toute,
On peut déduire de ceci,
Qu'il faut suivre la droite route
Sans se donner trop de souci.
Vers le bien, sachons toujours tendre,
Evitons de trop désirer :
A quoi nous servirait d'apprendre
Ce qu'on est heureux d'ignorer ? } *bis.*

Les chapeaux des dames au théâtre.

Monsieur le rédacteur,

Accordez-moi, s'il vous plaît, quelques lignes ; je suis furieux. Les dames ont adopté une mode de chapeau qui est peut-être élégante, mais qui, au théâtre, est insupportable ; j'ai pu m'en convaincre une fois de plus hier soir, au parterre, placé derrière un de ces chapeaux dont le nœud se dressait en l'air et semblait menacer le lustre.

Impossible à moi de voir ce qui se passait sur la scène. J'avais beau me pencher, tantôt à droite, tantôt à gauche, à peine apercevais-je par-ci par-là un bout de décors ou d'action.

Et figurez-vous un peu l'agrément, si vous avez, par hasard, deux ou trois dames entre la scène et votre œil. Il ne vous reste autre chose à faire qu'à fermer les yeux et écouter la pièce.

Dans une loge, la femme est chez elle ; il lui est loisible de se coiffer comme il lui plaît. Elle peut se placer des monuments sur la tête sans gêner personne, et les messieurs, à qui elle donne une place dans le fond de la loge, ont pris d'avance leur parti de ne rien voir. Ils n'ont pas à se plaindre, ils sont avertis. Mais il n'en est pas de même aux fauteuils d'orchestre, aux parterres ou aux pourtours.

Que diraient ces dames, je vous prie, si, sous prétexte de courants d'air, de rhumes, d'absence de cheveux, ou d'autres choses, nous gardions nos tubes sur la tête ?... Evidemment, elles nous traiteraient de mal-appris, elles auraient parfaitement raison ; mais s'imaginent-elles que leurs chapeaux sont plus transparents que les nôtres ?

Je sais bien, hélas ! que je prêche dans le désert, pour le moment du moins, car la mode est là, et bien peu de dames oseront la braver. Ce qui devient inquiétant, c'est que nous ne sommes qu'au début

de cette mode, et tant qu'elle durera, ces malheureux chapeaux iront toujours montant ; ce sera à qui s'élèvera le plus haut.

Chacun sait ce qui est arrivé vers la fin du siècle dernier. Les femmes se coiffaient de la manière la plus extravagante ; elles se mettaient sur la tête des jardins, des palais, des frégates ; c'était des édifices énormes et compliqués, derrière lesquels l'autre moitié du genre humain disparaissait. Les choses en vinrent au point que, pour ne pas avoir la peine de refaire ces merveilles d'architecture, elles gardaient huit jours de suite la même coiffure, et dormaient debout, afin de ne point la déformer.

Je l'avoue, je me suis demandé vingt fois, en sortant du spectacle, dont je suis un des fidèles habitués, pourquoi on n'obligeait pas les dames à laisser leur coiffure au vestiaire ou à les garder sur leurs genoux. Je sais que la mesure serait un peu dure et je plaindrais ceux qui seraient chargés de l'appliquer.

Mais je me demande si nos modistes, qui ont tant d'imagination et de goût, ne pourraient pas inventer une coiffure de théâtre à la fois élégante et basse ? Ce problème, que je me permets de leur poser par l'entremise de votre journal, ne me paraît pas impossible à résoudre. On assure d'ailleurs que les dames anglaises ont adopté pour le théâtre une manière de guimpe ou de dentelle que l'on se jette sur la tête et que l'on chiffonne à son gré. Si je ne me trompe, le même genre de coiffure, qui ne manque certes pas de grâce, se rencontre très fréquemment en Italie.

En attendant la réalisation de mes vœux, qui sont ceux du grand nombre de mes frères, je vous prie, Monsieur le rédacteur, d'agréer mes affectueuses salutations.

PAUL ***

La Côte (Neuchâtel), 23 novembre 1887.

Monsieur le rédacteur.

N'êtes-vous jamais venu, passant par Neuchâtel, visiter nos Gorges de l'Areuse ? Admirateur, comme vous l'êtes, des beautés de la nature, j'aime à me figurer que vous avez fait cette promenade et avez gardé bon souvenir de cette course faite d'abord aux bruits effrayants du torrent mugissant, entre de hautes et sombres parois de granit, et, plus loin, bondissant follement de rocher en rocher qu'il couvre de son écume. Vous avez passé, non sans crainte, plusieurs ponts tremblants et primitifs, puis, continuant votre voyage, vous avez suivi un charmant sentier, tantôt ombragé, tantôt en plein soleil, côtoyant la rivière qui, là, coule doucement entre des rives planes et fleuries. Bientôt la vallée s'élargit, la rivière s'étale plus à l'aise et vous offre sur ses bords un petit hôtel où l'on peut enfin se reposer, se désaltérer et même manger la truite.

On ne se serait guère douté que les sources qui se perdaient silencieusement dans ces gorges sombres viendraient un jour, par de grands travaux, alimenter d'eau Neuchâtel et les villages voisins, après un voyage de trois lieues, à travers monts et vaux. Et pourtant, la chose est faite ; la Chaux-de-